

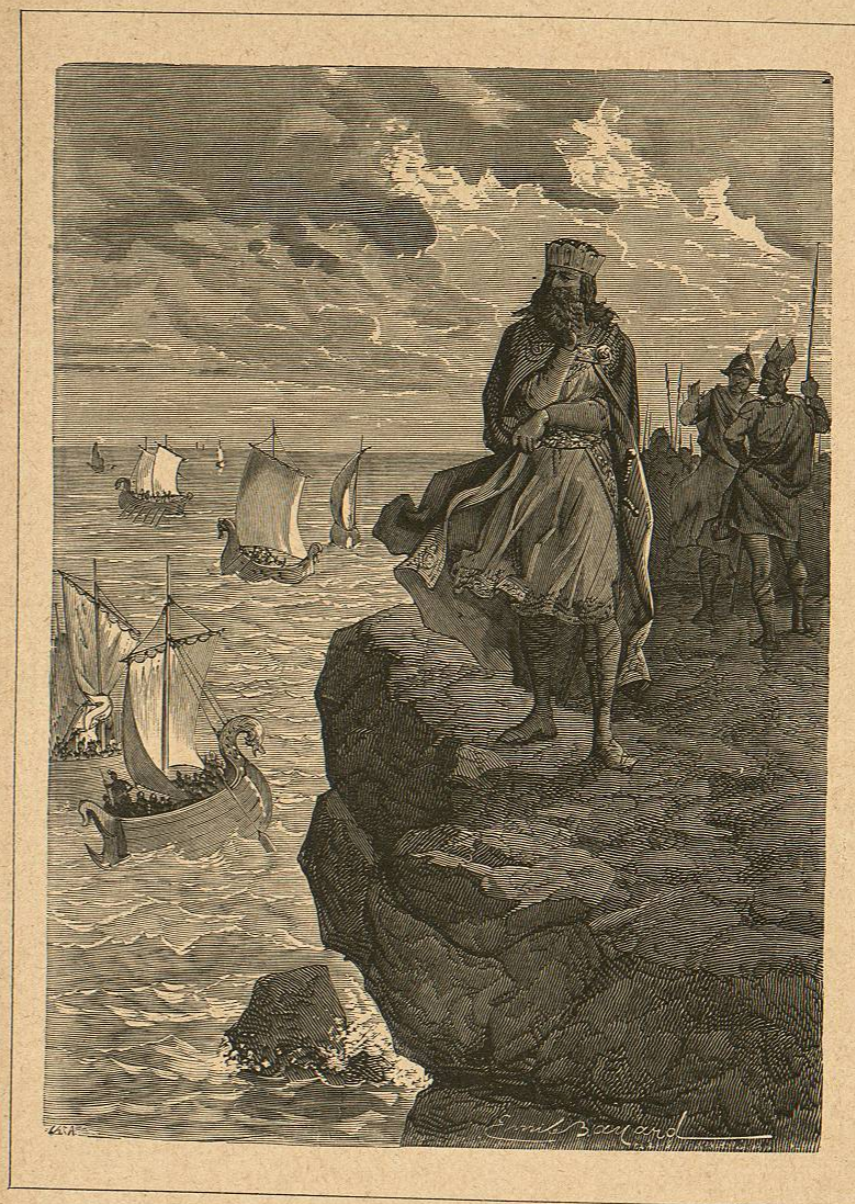
nouvelle et solennelle prise de possession de la Saxe. Il reçut, dans le Héristall saxon, les ambassadeurs de la malheureuse nation des Awares, qui lui envoyait en présent des débris somptueux encore de ses anciennes richesses, pour obtenir paix et merci.

La guerre cependant était poussée très vivement et avec des succès très variés du côté de l'Espagne : les forts que tenaient les Arabes au nord des Pyrénées orientales avaient été repris, et l'Espagne avait été entamée à la fois par les deux extrémités de la chaîne des Pyrénées. Les walis de Pampelune et de la frontière orientale (Cerdagne, Lampourdan) furent battus et obligés de se reconnaître vassaux des Franks; les walis de Gironne, Huesca, Lerida, etc., se soumirent, les uns avec des serments et des otages, les autres en faisant plus, en recevant les Franks dans les murs de leurs villes. L'armée franco-aquitaine repassa les ports après cette brillante expédition; mais les conquêtes des Aquitains furent perdues aussi vite qu'elles avaient été gagnées. Au bruit des succès des chrétiens, l'émir Hakem était accouru à Saragosse comme dans la campagne de Roncevaux, les populations musulmanes de la vallée de l'Èbre se levèrent en masse, et Hakem, à leur tête, recouvra, en quelques semaines, toutes les villes et forteresses de l'Espagne septentrionale, franchit les ports orientaux, et fit une invasion rapide et dévastatrice jusqu'aux portes de Narbonne. Hakem ne put soutenir son avantage : la révolte de ses oncles avait pris un développement si redoutable qu'il n'eut pas trop de toutes ses ressources pour la combattre trois années durant. Les Aquitains profitèrent de son absence forcée; au printemps de 798, le plaid général du royaume d'Aquitaine fut réuni à Toulouse; les ambassadeurs d'Alfonse (*Adelfonsus*), roi de Galice et des Asturies, qui avaient été jusqu'au nouveau Héristall offrir en présent au roi Karle « une tente d'une merveilleuse beauté » conquise par leur prince sur les Arabes, comparurent dans l'assemblée de Toulouse et y jurèrent alliance au royaume d'Aquitaine. Bahloul (*Bahaluc*), wali des ports orientaux,

qui avait été défait l'année précédente en voulant disputer le passage aux chrétiens, envoya également à Toulouse offrir paix et hommage, et il sembla que l'armée franco-aquitaine n'eût qu'à passer les montagnes au sortir du plaid pour se remettre en possession du territoire un moment reperdu. Ce retour des Franks en Espagne est un événement important dans l'histoire de la Péninsule : les Franks y mirent le pied, cette fois, d'une manière définitive, et deux comtes franco-aquitains furent préposés à la *Marche d'Espagne* : l'un, Rostang, eut Gironne; l'autre, Borel ou Burrel, eut Caserras, Cardona, Urgel, villes ruinées par les dernières guerres, qui furent réparées et repeuplées; en même temps, le comte de la Marche de Wasconie franchit les monts, et vint s'établir vers les sources de l'Aragon et du Gallégo, peut-être à Jacca; c'est à ces comtés franco-aquitains que remonte l'origine du comté de Catalogne et du royaume d'Aragon. Quant à Barcelonne, Huesca, Pampelune, etc., etc., on se contenta de l'hommage de leurs walis. La domination réelle ou nominale des Franks s'étendit presque jusqu'à l'Èbre.

Le roi Karle, pendant ce temps, était toujours en Saxe : les Saxons trans-elbains du Holstein s'étaient encore révoltés, et avaient égorgé les envoyés royaux qui rendaient la justice parmi eux. Le pays entre le Bas-Elbe et le Bas-Weser suivit le mouvement des Trans-Elbains; mais le châtement fut prompt et sévère : Karle en personne saccagea le Bardengaw, tandis que les Trans-Elbains se faisaient hacher par Thrasiko, prince des Obotrites, qui vengea cruellement le meurtre de son prédécesseur. Le dénouement de l'insurrection du Bardengaw fut la déportation de seize cents des Saxons les plus turbulents et les plus courageux. Karle revint hiverner à Aix-la-Chapelle, où il reçut une ambassade grecque qui traita de la paix avec lui, et une seconde députation du roi des Asturies, qui lui faisait hommage d'une partie des dépouilles de Lisbonne, surprise par les Galiciens.

(799.) Karle se disposait à retourner en Saxe : les Trans-Elbains n'étaient pas soumis, et la rébellion, comme un incendie mal éteint, se rallumait incessamment, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre. Karle manda son fils Lodewig, « avec ce qu'il pourrait amener de monde » (*cum populo quo posset*). Cette nécessité de faire venir des troupes de si loin indique assez l'épuisement de la population militaire sous la prospérité extérieure de l'Empire : les guerres gigantesques de Karle imposaient aux hommes libres un fardeau hors de proportion avec leur force numérique, la grande majorité du peuple étant attachée à la glèbe ou aux métiers serviles, et ne figurant pas dans l'*armée des Franks*. Le faix pesait principalement sur les habitants des provinces lointaines du sud, u'on obligeait à courir des Pyrénées jusqu'à l'Elbe ou au Vulturne, tandis qu'ils avaient déjà bien assez de leur guerre journalière contre les Arabes. Karle dérogeait, malgré lui sans doute, à sa propre politique, par des exigences qui faisaient détester aux méridionaux l'unité de l'Empire : il voulait imposer aux Saxons par un grand déploiement de forces, et leur rendre toute tentative impossible. A l'instant de partir d'Aix, il reçut de fâcheuses nouvelles de Rome : à la suite de violentes discordes entre le pape Léon et les principaux des Romains, Pascal et Campulus, neveux du feu pape Adrien, avaient tramé un complot contre Léon, et l'avaient assailli et fait prisonnier au milieu d'une procession, après l'avoir maltraité de la manière la plus barbare ; Léon prétendit même qu'ils lui avaient arraché les yeux et coupé la langue, et qu'un miracle lui avait rendu la vue et la parole ; le chroniqueur grec Théophanès explique ce *miracle* par la compassion des hommes que les conjurés avaient chargés de mutiler le pape. Léon était parvenu à s'évader avec l'aide de ses amis, et à se retirer auprès du duc de Spolète. Le roi expédia aussitôt l'ordre d'amener le pape en France, afin de conférer avec lui sur ce grave événement, et n'en passa pas moins le Rhin : il alla s'établir à Paderborn, et dépêcha son fils Karle vers l'Elbe « pour



CHARLEMAGNE REGARDANT LES VAISSEaux NORMANDS

recevoir la soumission de quelques Saxons du nord, et traiter de quelques affaires avec les Wélétabes et les Obotrites ». Les Wélétabes étaient rentrés sous la suzeraineté franke. L'entrevue du roi et du pape eut lieu à Paderborn : le résultat immédiat en fut la restauration de Léon dans Rome par des commissaires de Karle, auxquels les factieux n'osèrent résister ; mais les conférences de Karle et de Léon eurent d'autres conséquences plus importantes encore, qui ne parurent au grand jour qu'à la fin de l'année suivante.

Avant de retourner à Aix, le roi Karle apprit la perte d'un de ses plus vaillants capitaines, et les nouveaux succès de son armée du Danube. Les Huns, qui semblaient complètement abattus, avaient tenté un effort désespéré pour s'affranchir et se venger, et Thudun lui-même, le khan baptisé à Aix, était retourné, par un tardif repentir, à ses dieux et à son peuple. Ghérolde, gouverneur (*præfectus*) de Bavière, fut tué, « on ne sait par qui », à l'instant de charger les Huns en Pannonie à la tête de son armée. La mort du comte Ghérolde ne sauva pas les Huns : leur effort n'était qu'une convulsion d'agonie ; ils furent de nouveau battus, dispersés, taillés en pièces, et les nations slaves qui les environnaient achevèrent l'œuvre des Franks. Les débris de ce peuple, qui avait dominé toute l'Europe orientale, furent réduits à implorer la protection de leurs vainqueurs pour n'être pas exterminés par leurs anciens vassaux. « La Pannonie vide d'habitants, le lieu où était le palais du khacan désert au point qu'on n'y voit plus trace d'habitation humaine, attestent combien de batailles furent livrées, combien de sang versé dans cette guerre de huit années (de 791 à 799) ! Toute la noblesse des Huns y périt, toute leur gloire y fut ruinée, tous leurs trésors, amassés depuis si longtemps, y devinrent la proie des vainqueurs. » (Eginhard, *Vita Karoli Magni*, § XIII.)

L'empire des Franks, en cette année 799, s'accrut des îles Baléares. Le peuple de ces îles, harcelé et pillé par les pirates maures et arabes, appela les hommes du roi Karle, et se donna à

eux. Les Franks défirent les Maures qui tâchaient de s'emparer de Majorque, et envoyèrent au roi à Aix les enseignes conquises sur les infidèles. Wido, comte de la Marche de Bretagne, apporta peu après à Karle les épées des tierns bretons qui s'étaient révoltés et qu'il avait soumis en parcourant victorieusement toute leur province. Sur chaque glaive était gravé le nom du chef auquel il avait appartenu.

(800) Ainsi, de l'Oder jusqu'à l'Èbre et jusqu'aux îles de la Méditerranée, de la mer du Nord jusqu'à l'Adriatique et à la mer Britannique, la victoire restait fidèle aux armes des Franks, et les limites de leur prodigieuse domination s'élargissaient chaque jour. On lit, sur ces entrefaites, dans les chroniqueurs, quelques lignes qui retentissent comme une prophétie funèbre. « Vers la mi-mars, le roi, quittant Aix-la-Chapelle, parcourut le rivage de l'océan Gallique, établit une flotte, et disposa des garnisons le long de cette mer, où les Nordmans exerçaient alors la piraterie... Il construisit une flotte contre les attaques nordmanniques, et plaça pour cela des navires, des stations et des guetteurs à l'embouchure des fleuves qui, de la Gaule et de la Germanie, vont se jeter dans l'océan du Nord. » Telle est la première mention faite par les historiens franks des incursions maritimes des Normands. Tel est le début d'une guerre qui ne devait plus cesser qu'après la dissolution de l'empire des Franks et la formation d'une société nouvelle en Europe. La ruine de la Saxe avait fait reculer, mais n'avait pu détruire le paganisme odinique. Vaincu sur la terre, il recommençait la lutte sur les eaux ; il se réfugiait dans les deux péninsules du Nord, dans le Danemark et la Scandinavie, et, du fond de leurs havres sauvages et de leurs *fiords* glacés, il lançait sur la chrétienté des nuées de corsaires. Les fugitifs saxons, qui aimaient mieux s'expatrier volontairement que de se laisser déporter en Gaule, affluaient par milliers chez les hommes du Nord, et faisaient passer dans tous les cœurs la soif de vengeance dont ils étaient animés contre le christianisme. La

grande piraterie normande date des dernières années du VIII^e siècle : elle s'attaqua tout à la fois aux rivages gallo-franks et aux côtes d'Angleterre, et ne fit pas de distinction entre les chrétiens¹.

Karle parcourut toute la côte de la Gaule septentrionale, de l'île de Batavie jusqu'à Rouen. Il n'avait pas visité depuis bien des années cette partie de son Empire. De Rouen, il se dirigea vers Tours, afin d'aller prier saint Martin et revoir son ami Alcuin, qui, fatigué par l'âge et le travail, avait quitté la cour en 796, avec l'abbaye de Saint-Martin pour retraite. Alcuin réunissait à cette grande abbaye celles de Ferrières, de Saint-Loup de Troies et de Saint-Josse-sur-Mer, et avait sous sa seigneurie jusqu'à vingt mille serfs et colons. Alcuin, en cédant à Clément le Scott la direction de l'école du palais, n'était pas venu chercher l'oisiveté dans son opulente retraite ; il avait organisé à Saint-Martin de Tours une autre école, d'où sortirent beaucoup de personnages célèbres. Il conservait avec le roi une correspondance très active, qui honore autant son cœur que son intelligence, et lui donnait d'excellents conseils, non pas seulement de science et de littérature, mais de haute politique ; il l'engageait à traiter avec douceur les Saxons, les Huns, tous les vaincus, tous les *nouveaux chrétiens*, à ne pas leur imposer le fardeau de la

1. Les mesures défensives prises par Charlemagne attestent qu'il ne se dissimula pas combien ces nouveaux ennemis étaient redoutables. Le moine de Saint-Gall raconte à ce sujet un trait remarquable : « Il arriva qu'un jour Karle vint subitement et sans être attendu dans une ville maritime de la Gaule narbonnaise ; comme il se mettait à table, voici que des barques de pirates nordmans parurent en vue du port. Les uns les prenaient pour des marchands juifs, les autres pour des Africains, ou encore pour des Bretons. Mais le sage Karle, à la structure et à l'agilité de ces navires, reconnut que ce n'étaient pas des bâtiments de commerce, mais des navires de guerre. « Ces vaisseaux, s'écria-t-il, sont remplis, non de marchandises, mais d'implacables ennemis ! » A ces mots, tous les assistants s'élançèrent pour attaquer les navires, mais en vain, car les Nordmans, comprenant que là était celui qu'ils avaient coutume de nommer *Karle au Marteau* (*Martellus Karolus*), échappèrent avec une vitesse inouïe, non seulement aux coups, mais aux regards de ceux qui les poursuivaient... Or, le religieux Karle, se levant de table, s'appuya sur une fenêtre et y resta longtemps à rêver, le visage inondé de pleurs. Comme nul de ses grands n'osait l'interroger, il leur expliqua de lui-même le sujet de ses larmes : « Savez-vous, dit-il, ô mes fidèles, pourquoi j'ai tant pleuré ? Je ne crains pas que ces gens-là me puissent nuire par leurs vaines menaces ; mais je m'afflige grandement que de mon vivant ils aient osé insulter ce rivage, et je suis tourmenté d'une douleur extrême, parce que je prévois combien de maux ils feront à mes descendants et à leurs sujets ! »